

René Laporte
Hôtel de la solitude



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

- Attitudes*, poésie, éd. des Cahiers libres, 1925.
Vive la vie, poésie, éd. des Cahiers libres, 1926.
La Corde au cou, poésie, éd. des Cahiers libres, 1927.
Le Dîner chez Olga, roman, Grasset, 1927.
Le Guérisseur, roman, Grasset, 1928.
Joyce, roman, Calmann-Lévy, 1930.
Le Somnambule, poésie, éd. des Cahiers libres, 1932.
Alphabet de l'amour, poésie, GLM, 1935.
La Part du feu, roman, Denoël et Steele, 1935.
La Journée du 8 mars, poésie, GLM, 1936.
Les Chasses de novembre, roman, Denoël et Steele, 1936.
Ode à Monte-Carlo, poésie, Librairie Trentin, 1941.
Deux poèmes pour aujourd'hui, poésie, ARS, 1941.
Les Passagers d'Europe, roman, Gallimard, 1942.
L'An quarante, poésie, Sagittaire, 1943.
Le Cheval volant, roman, Julliard, 1943.
L'Ami des anges, roman, Laffont, 1943.
Circonstances, poésie, Comité national des écrivains, 1944.
Federigo, théâtre, Nagel, 1945.
Histoires du mauvais temps, nouvelles, Julliard, 1945.
Circonstances, nouveaux poèmes 1942-1944, Sagittaire, 1946.

*On trouvera à la fin du présent volume
la suite des œuvres du même auteur.*

René Laporte

Hôtel de la solitude

préface de
François Ouellet

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Hôtel de la solitude a paru pour la première fois en 1944
aux Éditions Littéraires (Monaco)/René Julliard (Paris).

Couverture: © Photo D.R./Fonds Les Cahiers libres/IMEC

© le dilettante, 2012

ISBN 978-2-84263-731-6

Préface

René Laporte a à peine quarante-huit ans quand il meurt accidentellement le 1^{er} mars 1954; renversé par une voiture, il décède des suites d'un traumatisme crânien dans la nuit, à l'hôpital Boucicaut, à Paris. Le héros du roman *La Part du feu*, vingt ans plus tôt, raillait : « Il paraît qu'on meurt jeune, dans ma famille. Dans la cinquantaine, en pleine activité. » Le romancier ne pensait pas si bien écrire. Deux mois avant sa disparition paraissait un recueil de *Poésie choisie* et, deux mois après, un ultime roman, *La Tête haute*, cinquième volume d'un cycle romanesque laissé inachevé. À la fin de la guerre, Laporte avait choisi de se consacrer entièrement à l'écriture de son œuvre. Animé par de multiples projets, fort d'une belle maturité d'écriture, il était devenu, avec Jean-Louis Curtis,

Jean-Jacques Gautier et Maurice Druon, un des écrivains phares des éditions Julliard, où parurent tous ses romans à partir de 1943 ; René Julliard, avec qui Laporte était très lié, allait par ailleurs connaître un immense succès avec la sortie, trois jours après la mort du romancier, du premier roman de Françoise Sagan, *Bonjour tristesse*.

Du vivant de Laporte, l'œuvre n'a assurément pas reçu l'attention qu'elle méritait. En songeant sans doute à *Poésie choisie*, Pierre Berger écrivait au lendemain du décès de l'écrivain, dans la revue *Carrefour* : « René Laporte est mort au moment où il allait peut-être cesser d'être un inconnu. Un fait divers est venu... La gloire est au bout. Et l'on éprouve quelque amertume de penser qu'il a fallu la rubrique des chiens écrasés pour donner à ce vrai poète ce qu'il méritait depuis longtemps. » La gloire ? Le mot est ridiculement excessif, même si deux ans plus tard, en 1956, des amis (Jean Cassou, Paul Gilson, Philippe Soupault, Georges Neveux, André Beucler, Claude Roy, Georges Ribemont-Dessaignes, Claude-André Puget et René Bertelé), animés par la volonté de garder

vive la mémoire de l'écrivain, fondent le prix René-Laporte, un prix de poésie qui sera attribué de 1957 à 1964. En réalité, pendant ces années, le poète est gardé artificiellement en vie. Quant au romancier, jamais réédité, il repose depuis bientôt soixante ans dans le charnier des recalés de l'histoire littéraire.

Né à Toulouse le 27 septembre 1905, René Laporte est issu d'une famille bourgeoise de magistrats et d'universitaires. Inscrit à la faculté de droit, ses études ont été, de son propre avis, médiocres. En 1931, il épouse la fille d'un riche industriel et quitte Toulouse pour s'installer à Paris, au 40 bis, rue Boissière (XVI^e).

Plutôt que de suivre la tendance familiale, Laporte s'oriente très tôt vers la littérature. À dix-huit ans, en mai 1924, il fonde *Les Cahiers libres*, une revue bimestrielle dite « artistique et littéraire », dont le siège est au domicile familial, 18, rue Lafayette, à Toulouse. Dès l'année suivante, la revue a aussi pignon sur rue à Paris, avenue de Malakoff (XVI^e). Son nom est au sommaire de presque tous les numéros, il y publie des poèmes et des comptes rendus de livres.

En 1925, Laporte crée les éditions des Cahiers libres, où il fait paraître ses propres recueils de poésie. Grand admirateur d'Apollinaire et des surréalistes, il publie Breton, Soupault, Éluard, Tzara, et édite les numéros 5 et 6 de la revue *Le Surréalisme au service de la révolution*; mais aussi Morand, Duhamel, Giono, et aussi bien des essais que de la poésie. En 1934, des problèmes financiers obligent Laporte à fermer sa maison d'édition. Robert Denoël, futur éditeur de *La Part du feu* et des *Chasses de novembre*, achète alors une partie du fonds des Cahiers libres.

Laporte publie un premier roman chez Grasset en 1927, *Le Dîner chez Olga*, remarquable récit poétique marqué par le surréalisme, la sensibilité poétique de Cocteau et les jeux de langage de Giraudoux. Suivront *Le Guérisseur* (Grasset, 1928), et surtout *Joyce* (Calmann-Lévy, 1930) et *La Part du feu* (Denoël et Steele, 1935), deux romans d'une originalité saisissante et qui exacerbent cette thématique du rêve et du mensonge, mais aussi de la lucidité et de la pureté, qui caractérise toute l'œuvre de Laporte. Formellement plus ambitieux, mais moins audacieux que les romans précédents, *Les Chasses*

de novembre (Denoël et Steele) obtient le prix Interallié en 1936.

Pendant cette période, Laporte est aussi secrétaire de rédaction à la *Revue de Paris* (1934-1936); il tient une chronique dramatique dans *Le Monde illustré et littéraire*, une chronique cinématographique dans *Arts et médecine*, tout en publiant dans diverses revues de poésie, comme la revue marseillaise *Les Cahiers du Sud* ou encore *Orbes*, publiée à Paris au Sans Pareil.

Parallèlement à ses activités littéraires, Laporte travaille dans les milieux politiques. En 1933, il est attaché au service de presse du ministère de l'Intérieur, poste qu'il quitte en 1936 à la faveur d'une promotion qui le conduit à Tunis. Il y est, jusqu'à sa révocation par le gouvernement de Vichy au début de la guerre, chef du service de la presse à la Résidence générale de Tunisie, dirigeant la propagande auprès du gouvernement tunisien. Ce sont des années capitales dans l'évolution de la pensée de l'écrivain. L'entrée des troupes allemandes en Rhénanie, en mars 1936, a été marquée par Laporte d'une pierre noire. Dorénavant, il sait que la littérature

ne peut plus être « innocente », ce qui entraîne chez lui l'abandon de la posture surréaliste au profit d'une poésie engagée ou de circonstance, comme en témoigne la publication de la plaquette *La Journée du 8 mars*, « qui restera parmi les plus purs poèmes révolutionnaires de notre temps », selon son dédicataire René Bertelé. Le narrateur du *Cheval volant*, roman écrit en 1941, fait de cette journée le moment de son passage à l'âge d'homme : « C'est de ce matin-là que je date ma gravité, ma naissance d'homme du temps. C'est ce matin-là que j'ai perdu l'innocence – ce matin si lourd que sur les nuages semblaient se projeter et s'inscrire, comme des balles traçantes, les éclairs intérieurs de mon désespoir. Après, – toutes les grandes choses qui sont arrivées : l'entrée à Vienne et le mutisme de la ville la plus chantante du monde, les angoisses d'avant Munich, la guerre, la débâcle, et cette heure affreuse où j'ai vu nos élites engorger les ponts de Bordeaux – je les ai ressenties violemment. *Mais je les attendais*. C'est ce matin de mars 1936 que j'ai reçu l'avertissement. Voilà ce que j'avais à dire. » Document de première importance en regard de l'évolution des sensibilités littéraires de l'entre-deux-guerres,

Le Cheval volant (Julliard, 1943) prend prétexte de la vie d'un poète moderniste égocentrique, capricieux et amateur de scandale, pour faire le bilan moral, esthétique et politique d'une génération.

En 1939, Laporte est nommé par Jean Giraudoux au Commissariat de l'information. Giraudoux a été pour Laporte non seulement un interlocuteur politique et un ami, mais aussi un écrivain admiré auquel ses premiers romans doivent beaucoup. Au lendemain du décès de Giraudoux, en 1944, Laporte participe à l'hommage que rend à l'écrivain la revue *Confluences*; et dans sa préface à l'édition de *Suzanne et le Pacifique* par le Club français du livre en 1948, Laporte écrit que l'on découvre, chez Giraudoux, « un romanesque et une somme d'observations capables de faire paraître insipide toute une bibliothèque ».

À la déclaration de la guerre, Laporte est versé dans le service auxiliaire à titre de secrétaire d'état-major; il est démobilisé en juillet 1940. Sous l'Occupation, il trouve refuge à Antibes, où il a une maison au 3, place du Barri, sur les

remparts de la ville, accueillant pendant quatre ans, avec sa femme Renée, amis et résistants : Breton, Aragon et Elsa Triolet, Éluard, Ponge, Beucler, Audiberti, Roger Martin du Gard, Claude-André Puget, Jean Effel, Norbert Glanzberg parmi bien d'autres. « Sa maison d'Antibes était devenue un carrefour de conspirateurs, le rendez-vous de tous les intellectuels patriotes, le refuge, aussi, de traqués et d'illégaux », écrira le poète Claude Roy dans *Les Lettres françaises* au lendemain de la mort de Laporte. Jacques Prévert rendra un hommage posthume à la générosité dévouée de Laporte dans un poème intitulé *La Visite au château*, où sont associés le souvenir de Laporte et l'image du « bon roi René » :

*Vous prenez le Métroantipoliteain
à la Porte du Port
ou bien au Fort-carré
Vous changez rue de Sade
au Rond-Point du Marquis
et descendez place du Barri
Là
toujours la porte est ouverte
aux amis du roi en allé*

*Et comme chez lui
dans leur mémoire
il les accueille affable et gai
Comme autrefois sur les remparts
brille le soleil de l'amitié
Il n'y a pas d'oubliettes
au château du Roi René*

Pendant ces années troubles, Laporte dirige, avec Léon Pierre-Quint, les éditions du Sagittaire, basées à Marseille dans les locaux de la revue *Les Cahiers du Sud*. Pierre-Quint avait publié le *Manifeste du surréalisme* au Sagittaire en 1924 et avait fait paraître une étude sur Proust aux éditions des Cahiers libres en 1928. Laporte ne cesse d'écrire poèmes et romans, les premiers paraissant régulièrement dans *La Nef*, revue éditée par le Sagittaire, et dans des revues clandestines, notamment dans *Fontaine*, mensuel de la Résistance animé par Max-Pol Fouchet à Alger. Roman important, *Les Passagers d'Europe* paraît chez Gallimard en 1942. Laporte collabore aux deux volumes de *L'Honneur des poètes*, fameuses publications clandestines des Éditions de Minuit parues respectivement en 1943 et 1944 et parrainées par Éluard et Aragon. Laporte

tient aussi la chronique « Livre de la semaine » de la revue *Opéra*, fondée dans la clandestinité par Jacques Chabannes. Son long poème d'espoir, *Rendez-vous sur le Mont Ararat*, écrit le 7 mai 1941, est dédié à Roger Martin du Gard après le départ de celui-ci d'Antibes. Paraissent aussi quelques recueils engagés, *Deux poèmes pour aujourd'hui* (1941), *L'an 40* (1943), *Circonstances* (1944), ce dernier ouvrage étant publié par le Comité national des écrivains.

En outre, résistant actif, Laporte a été chargé par la Résistance de la surveillance de Radio Monte-Carlo, sous contrôle allemand pendant l'Occupation. Il s'active auprès d'Aragon et de Sadoul dans le groupe Les Étoiles. À la fin de la guerre, on le retrouve à la fois à Toulouse à titre de commissaire de l'information à la libération (août à décembre 1944) et à Paris comme inspecteur du ministère de l'Information (de 1944 jusqu'à mai 1945). Après la Libération, il s'occupe, avec Jean Cassou et d'autres, de mettre en place divers services à Toulouse, où par ailleurs il prend la direction de la Radio. Jusqu'à sa mort, il est membre du Conseil supérieur de la radiodiffusion française. Il écrit aussi plusieurs

pièces pour la radio, dont *La Fleur d'oubli*, *Le Bourreau devenu vieux* et surtout *Federigo*, une pièce inspirée de Mérimée, qui fut aussi jouée avec succès, après la Libération, par Gérard Philippe, Maria Casarès et Jean Marchat aux Mathurins.

C'est pendant cette période agitée que Laporte écrit *Hôtel de la solitude*, plus précisément en 1942. Le récit est publié deux ans plus tard aux éditions Julliard avec un frontispice de Serge Ramel. Inscrit chez Julliard-Sequana, le livre est tiré sur les presses de l'Imprimerie nationale de Monaco. On sait que l'éditeur René Julliard, favorable à la révolution nationale, avait pris ses précautions en éditant des acteurs de la Résistance. C'est dans cet esprit qu'il avait créé les éditions littéraires de Monaco, où il put, grâce à la médiation de Laporte, publier le recueil d'Éluard *Dignes de vivre*. *Hôtel de la solitude* étant passé inaperçu, il est repris, en 1945 chez Julliard (cette fois-ci dans une édition courante), en tête d'*Histoires du mauvais temps*, unique recueil de nouvelles de Laporte.

François Ouellet

*À Suzanne Chatelard
qui chassera un jour
les ombres de cet hôtel...*

